LA RÉVOLUTION,

DRAME,

DANS LE GOÛT DE *MERCIER*,

Et pouvant servir de commentaire à l'an 40.

Et chaque acte en la pièce est une pièce entière.



A PARIS,

A l'imprimerie du *Journal des arts et du Commerce*, rue du Bacq, n° 149.

LA RÉVOLUTION,

DRAME.

ACTE PREMIER,

SCÈNE PREMIÈRE.

Cris dans le lointain d'un grand nombre d'hommes qu'on ne voit point.

UNE révolution, une révolution : il nous faut une révolution : nous ne pouvons aller sans une révolution. Une révolution, une révolution. Le mal est au comble : il n'y a qu'une révolution qui puisse nous tirer de l'abîme où nous sommes. Une révolution, une révolution : il nous la faut, il nous la faut absolument. Grand Jupiter, accorde-nous une revolution : nous l'attendons, nous la réclamons, nous l'implorons. Nous sommes déshonorés, anéantis sans une subversion, sans une révolution. Ah! est-il possible que le grand Jupiter nous laisse ainsi languir, sans nous accorder une révolution que nous lui demandons avec tant d'instance,

et dont nous avons tant de besoin. Faut-il donc sécher ainsi, se consumer si malheureusement dans l'attente d'une révolution que le ciel inexorable s'obstine à nous refuser. Une révolution, une révolution, une révolution ! Réunissons-nous tous dans un cri général, peut-être nous ferons nous enfin entendre à ce maître puissant des hommes et des dieux, et fléchirons-nous sa dûreté pour nous : allons, crions tous à la fois, et jusqu'à ce qu'il nous exauce, une révolution ! une révolution ! une révolution ! une révolution ! une révolution ! une révolution ! une revolution !

SCÈNE II.

JUPITER, *des cris qu'on entend sans voir ceux qui les profèrent.*

JUPITER.

Quel tintammare, et que les hommes savent bien peu ce qu'il leur faut ! Voilà tous les peuples de l'Europe qui se mettent là-bas dans la téte de me demander une révolution. Ils m'étourdissent de leurs cris. Ils prennent la bonté que j'ai de rejetter leur prière pour une disgrace ; et le peuple français surtout qui m'a toujours honoré plus particulièrement par la douceur de ses mœurs, et pour qui j'ai toujours montré de l'affection et de la condescendance, semble me demander encore plus fort que tous les autres une

révolution, dont il ne peut qu'être la victime pendant fort long-tems, et cela pour se tirer d'une gêne momentanée qui peut finir de mille autres manières. Quel étrange souhait! quel aveuglement insensé! Cependant j'ai envoyé à ce peuple la science, il possède l'intelligence, mais la passion l'aveugle. Ce desir immodéré d'une révolution ne lui laisse place à aucun autre sentiment, et il ne cesse de fatiguer tout l'olimpe de ses cris obstinés pour une révolution.

On entend les cris.

Une révolution! une révolution! une révolution!

JUPITER.

Quand il y a une pareille obstination, une unanimité presque absolue, je ne puis que déférer aux vœux des humains. Je troublerois la liberté que je leur ai garantie, si je m'opposois trop obstinément à leurs desirs. Je me fais un plaisir de les avertir en bon père du danger où ils courent; mais lorsqu'ils persévèrent, il est du bon ordre de l'univers que je les laisse aller dans les périls où les entraîne la témérité de leurs vœux, afin que chacun reçoive le prix de sa conduite et de ses sentimens. Tel est l'ordre des destinées auquel je me fais une obligation de me soumettre moi-même. Cependant les maux que les souhaits insensés des Français leur vont faire éprouver, me touchent d'avance pour eux, et je ne les exaucerai pas

encore que je ne leur aye envoyé quelqu'un pour les raisonner et les faire revenir, si cela est possible, à des sentimens plus conformes à leurs vrais intérêts. Hola, Mercure.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je suis excédé des cris réïtérés des Français qui me demandent une revolution. Tu sais que par égard pour la liberté des hommes et des peuples, je cède enfin à leurs vœux, lorsque je les vois persévérans et unanimes : et les vœux des Français sont si ardens pour une révolution, qu'ils vont me forcer à la leur accorder. Cependant comme je sens tous les maux qu'elle leur fera éprouver, je desire que tu ailles les raisonner encore, et les détourner, s'il en est quelque moyen, d'un dessein aussi funeste à leur repos et à leur bonheur présent. Vas donc remplir promptement la mission que je te donne, et reviens me rendre compte du succès de tes soins, pour que je puisse enfin prendre un parti définitif dans cette affaire si importante au genre humain.

SCENE IV.

MERCURE.

Une troupe de Français criant:

Une révolution! une révolution! une révolution!

MERCURE.

Eh bien! voyons, qu'y a-t-il donc parmi vous? Vous êtes-vous bien consultés? Que demandez-vous enfin à Jupiter?

TOUS.

Une révolution.

MERCURE.

Une révolution! y pensez-vous, et savez-vous bien ce que c'est qu'une révolution? Une révolution détruira tous les liens sociaux qui vous unissent, divisera les villes, désolera les familles, détruira les arts, interrompra le commerce, renversera l'industrie, amènera la vengeance, propagera le carnage, rendra le riche pauvre, et le pauvre plus pauvre et plus dénué, introduira parmi vous toutes sortes de barbaries et d'atrocités. Une révolution vous exténuera, vous dévastera, vous décimera. Une révolution qui a toujours pour prétexte la vertu, et qui ne s'exécute jamais que par toute sorte de crimes, vous humiliera mille fois plus pendant sa durée, qu'elle ne vous honorera après son succès. Une révolution vous amènera les pros-

criptions, la guerre et la famine. Ceux qui croiront la mener à leur gré, et l'arrêter au point que leur ambition, leur intérêt ou leur vengeance lui ont déterminé, en seront écrasés, et ils auront le désespoir en périssant dans la honte et dans la malédiction, de voir cette révolution franchir, malgré eux, les limites qu'ils lui auront imprudemment marquées, et aller au salut du peuple, en immolant tous ceux qui ne l'auront servie que pour eux. Une révolution fait tant de maux particuliers, pour arriver à un bien général souvent incertain, qu'il n'est permis à aucun mortel de la provoquer sans crime. Une révolution est si amère, que quand vous y serez lancés, vous voudrez mille fois reculer, et rentrer dans votre ancien état, et pour comble de désespoir, vous ne le pourrez plus, et vous serez obligés de fournir cette carrière désastreuse dans les plus effroyables froissemens. Voilà, Français, le sort qui vous menace, et le grand Jupiter m'envoye précisément à vous, pour vous faire sentir tous les dangers d'une entreprise aussi malheureuse pour ceux qui la font, qu'elle est incertaine pour ceux qui, sans la provoquer, osent s'en promettre quelque avantage.

TOUS.

Éloquent Mercure, nous nous sentons un besoin si pressant d'une révolution, que tout ce que vous nous dites là ne peut nous en dégoûter. Notre parti est pris, puissant Mercure, nous nous lancerons dans la

carrière, et les dieux feront le reste. Enfin une révolution est tout ce que nous demandons, une révolution est ce qui nous convient. Une révolution est ce qu'il nous faut âbsolument : Mercure, protégez-nous auprès de Jupiter : exaucez-nous, seigneur Mercure, parlez pour nous, et procurez-nous là, cette tant desirée révolution ! révolution ! révolution !

MERCURE.

Mais qu'est-ce donc que votre situation a de fâcheux que vous ne puissiez prendre patience, et de quoi avez-vous tant à vous plaindre, qu'il vous faille une subversion totale pour vous mettre à votre aise ?

TOUS.

Notre situation n'est plus suportable, et nous avons à nous plaindre de tout. Nous sommes opprimés ; nous sommes écrasés ; nous sommes avilis ; nous sommes insultés ; nous sommes pressurés ; nous sommes mocqués ; nous sommes ricannés ; nous sommes provoqués ; nous sommes écorchés ; nous sommes moulus ; nous sommes . . . . nous sommes . . . nous sommes . . . .

MERCURE.

Si vous parlez ainsi tous à la fois, vous ne vous entendrez pas vous-mêmes. Allons, expliquez-vous tranquillement, et dites vos raisons avec ordre, et les uns après les autres. Voyons d'abord les chefs, le roi, par exemple, car vous avez un roi, vous autres

Français, et vous avez toujours paru aimer assez la royauté.

PLUSIEURS.

Non point, on nous a détrompé là-dessus. Des philosophes nous ont appris que les rois sont des despotes, et que la royauté est du despotisme. Nous avons encore un roi, mais nous ne nous en soucions plus. Tenez, le voilà qui boit et qui mange avec ses courtisans. Hola, roi, venez donc ici vous expliquer devant Mercure sur une révolution qu'il nous faut. Parlez, parlez.

LE ROI.

Oh! oh! oh! seigneur Mercure, je suis bien aise de vous voir. Vous devriez m'aider à gouverner mon royaume.

MERCURE.

Les dieux n'aident point ceux qui ne s'aident point eux-mêmes, Est-il vrai qu'il vous faut une révolution à vous?

LE ROI.

Oui et non. Si j'y gagne quelque chose, oui, oui. Mes ministres me disent que je gagnerai à quelque petite révolution, que j'aurai de quoi manger, de quoi dormir. Je ne leur crois pas grand esprit ni grand jugement, mais ils me disent que c'est le moyen d'avoir de l'argent, et ils sont tous d'accord, il faut bien que j'en passe par-là.

MERCURE.

Quelle pitié ! Voilà tout justement un roi à révolution. Voyons ses ministres. Venez, approchez-vous, messieurs, est-il vrai que vous desirez une révolution ?

LES MINISTRES.

Vous voyez bien, seigneur Mercure, qu'elle est devenue indispensable. Nous avons là un roi qui fait tout ce qu'on veut : et comme nous sommes les plus beaux esprits de l'univers, il faut que nous profitions de cette facilité pour changer tout, pour mettre du nôtre par-tout, pour qu'on dise à tout jamais et par-tout : Ce sont les grands ministres de ce sot roi qui ont tout changé, tout renouvellé, tout reconstruit d'une autre guise.

MERCURE.

Mais s'il y a du bien à faire, ne pourriez-vous pas l'amener doucement, et sans heurter l'ordre établi ?

LES MINITRES.

Nous le pourrions facilement, mais cela seroit perdu pour notre réputation, et nous aimerions mieux voir tout périr, que de souffrir que le bien se fît autrement que par nous.

MERCURE.

Voilà ce qui s'appelle vouloir le bien de la seule manière dont les méchans puissent le vouloir, pour

en ravir le mérite aux gens vertueux qui en sont cependant seuls capables, et pour le faire avorter.

LES MINISTRES.

Nous ne sommes pas dupes; nous savons notre métier, et si quelqu'autre que nous s'avisoit d'être bon à quelque chose, il ne feroit pas bon pour lui. Il faut que nous fassions tout nous-mêmes, que nous fassions tout à la fois, que nous réunissions en nous tout le présent et tout l'avenir, et que nous détruisions tout le passé. Oh! nous avons un beau projet.

MERCURE.

Oui, mais vous encouragez à le tenter d'autres hommes qui croiront l'exécuter mieux que vous. Il faut avouer que voilà de sots ministres d'un sot roi. Je ne dégouterai pas ces gens-là de révolutionner. Voyons les courtisans. Cà, gens de cour, arrivez ici, et expliquez-vous. Est-il vrai que vous desirez voir une révolution, vous qui êtes si à votre aise?

LES COURTISANS.

Vous êtes trop pénétrant, seigneur Mercure, pour ne pas sentir qu'elle nous est nécessaire. Le moment est propice, nous voulons le saisir pour rétablir la féodalité complette et mettre à la chaîne un imbécille roi et un insolent peuple. Ces beaux arts, cette politesse, ce rapprochement établis depuis quelques siècles, nous donnent l'apparence de la grandeur et

du bonheur, mais nous ont ôté en effet la puissance et l'impunité dont nous jouissions dans tous nos caprices. Tout grands que nous sommes, nous avons de certaines convenances à ménager. Il nous faut secouer cela pour rentrer dans nos droits, et un peu de révolution nous y remettra tout justement.

MERCURE.

Voilà de beaux sentimens et bien dignes du succès qui les attend. Mais les prêtres sont plus sages et plus réflechis. Ceux-là ne voudront peut-être pas de revolution. Cà, répondez, qu'en pensez-vous, voulez-vous aussi révolutionner?

LES PRÈTRES.

Mais pouvez-vous nous en faire la question, seigneur Mercure, et ne faut-il pas que nous reprenions le timon des affaires, que nous remettions sous le joug les peuples qui commencent à se moquer de nous, que nous gouvernions les rois, que nous nous mettions à la tête de tout, sans rien faire, sans rien risquer, sans rien payer; et y a-t-il rien autre chose qu'une révolution qui puisse nous rendre tout le terrein perdu? Je vous assure que nous n'aspirons qu'à une révolution dont nous tirerons bon parti.

MERCURE.

Voilà de grands coquins! et vous, gens de justice, est-ce que vous voulez aussi une révolution?

LES GENS DE JUSTICE.

Belle demande ! Ne voyez-vous pas les ministres, le clergé et les courtisans nous rivaliser, et n'est-il pas évident que tout est perdu, si par quelque coup de révolution, nous ne nous emparons pas de l'autorité générale. Une révolution est indispensable pour nous.

MERCURE.

Et vous, financiers, qu'en dites-vous, vous faut-il de la révolution aussi ?

LES FINANCIERS.

Au plus vite; il n'y a que le trouble où nous fassions nos affaires, et dans une révolution, nous serons quelque chose. Nous aurons des honneurs qu'on nous refuse, de la gloire, de la supériorité qu'on s'obstine à nous enlever, nous avons tout le mérite du monde, puisque nous en avons tout l'argent; avec une révolution nous attraperons tous les honneurs.

MERCURE.

Voilà de plats scélérats. Je ne prens pas la peine de raisonner de pareils gens. Tous ceux que j'ai interrogés là, méritent d'aller à leur malheur, et je serois bien fâché de les en détourner. Mais tant d'hommes instruits et innocens ne méritent pas de partager leur destinée; il faut que je m'adresse aux gens de lettres, par exemple, et que je voye si par leur moyen, je ne pourrois pas détourner le peuple français de ce desir indiscret et

effrené de révolution. Holà, venez ici, savans et gens de lettres, et dites-moi pourquoi, vous qui connoissez la conséquence des choses, vous caressez cette idée funeste qui travaille le peuple français.

LES GENS DE LETTRES.

Mais c'est une idée générale qui flatte tous les esprits, qui promet des choses nouvelles, qui est favorable aux talens. Il faut bien de la peine et du génie pour soutenir les idées anciennes. On nous y montre aussi-tôt des maîtres : mais les idées nouvelles et extraordinaires nous font paroître grands tout de suite, faute d'avoir à qui nous comparer : et en entrant en révolution, une carrière immense est aussi-tôt ouverte à notre médiocrité, dans laquelle nous allons tous passer pour grands hommes, en jettant de côté tout ce qui nous aura précédés. D'ailleurs les grands commencent à nous négliger; les prêtres nous livrent la guerre ; les rois nous laissent là. Il nous faut une révolution pour nous débarbouiller, et nous nous réunissons de grand cœur au vœu général qui demande une révolution.

MERCURE.

Plus j'interroge de gens, et plus je vois développer d'imprudence et de sottise, plus je découvre de malice, plus je rencontre d'égoïsme. Voyons un peu ce que nous répondront les procureurs, les marchands, les paysans. Hola, procureurs et praticiens, expliquez-moi pourquoi vous vous unissez à tous ces demandeurs de révolution ?

LES PROCUREURS.

C'est que nous ne pouvons plus endurer le mépris qu'on fait de nous. C'est à nous à insulter et à mépriser tout le monde, mais nous n'entendons pas davantage être insultés et méprisés de tant de gens qui se prétendent au-dessus de nous. Voici un esprit philosophique qui naît, auquel nous n'entendons rien, mais à la faveur duquel nous prétendons prendre la place de ceux qui veulent être au-dessus de nous.

MERCURE.

Mais en déplaçant vos supérieurs, vos inférieurs en feront autant de vous, et vous n'aurez rien gagné.

LES PROCUREURS.

C'est ce qu'il faudra voir, seigneur Mercure, ne vous souvenez-vous plus que les procureurs gagnent toujours et ne perdent jamais. Mettez-nous seulement en révolution, et vous nous verrez travailler de la bonne manière. Nous saurons nous vanger des mauvais plaisans.

MERCURE.

Et vous, marchands, que prétendez-vous gagner dans une révolution qui est la suspension de tout commerce ?

LES MARCHANDS ET ARTISANS.

Nous prétendons y gagner de l'égalité, de la justice, de l'honneur : on nous chasse de partout, on nous

dédaigne ;

on nous dédaigne, on nous rebute nous et nos enfans; nous qui sommes les meilleurs citoyens; on nous colle avec mépris dans nos boutiques et dans nos atteliers; et nous aurions tout le mérite et toutes les vertus du monde, que nous n'en serions qu'un peu plus rejettés, comme des insolens qui sommes hors de notre état. Encore si nous nous voyons ainsi dominés par des talens: mais nous sommes obligés de courber la tête sous le vice et sous l'ineptie. Cette situation est affreuse, et c'est pour en sortir que nous implorons une révolution.

MERCURE.

Pour ceux-ci au moins ils donnent de bonnes raisons, mais ils ne prévoyent pas tous les dangers de ce qu'ils desirent. Mes amis, ne pourriez-vous pas demander à Jupiter de vous relever de ce grief de quelqu'autre manière que par une révolution ?

LES MARCHANDS, ARTISANS ET BOURGEOIS.

Non, notre avilissement a été trop long et trop notoire. Il est même de la justice de Jupiter de donner de l'éclat au renversement de tant d'usurpations sur la saine raison et sur les droits de l'homme. Il nous faut absolument une révolution, et nous voulons en courir les dangers. La honte où nous nous voyons est mille fois plus affreuse à supporter, que tous les maux qui peuvent résulter d'une révolution.

MERCURE.

Mais ceux qui parmi vous sont rentiers sur l'état, s'exposent à perdre tous leurs moyens d'existence.

LES RENTIERS.

C'est au contraire pour qu'on nous paye que nous demandons une révolution : on nous menaçoit de nous retrancher quelque chose, mais on nous promet de tout nous payer en révolutionnant, et en conséquence, nous voulons absolument qu'on révolutionne.

MERCURE.

Quel aveuglement ! et comment voulez-vous qu'avec une révolution qui renverse tout et qui épuise tout, on trouve plus de moyens de payer, qu'avec un ordre ancien et connu ?

LES RENTIERS.

Non, non, seigneur Mercure, il n'y a point à balancer. On nous promet de tout nous payer avec une révolution : nous voulons être payés de tout, et nous voulons la révolution qui doit payer.

MERCURE.

A la bonne heure, mais songez que s'il vous en mésarrive, je m'en lave les mains. Et vous autres, laboureurs, n'y a-t-il pas moyen de vous distraire de votre engouement de révolution ?

LES LABOUREURS.

Voyez en quel état nous sommes, mal logés, mal

vêtus, mal nourris, mangés par nos seigneurs, par nos curés, par leurs pigeons, par leurs lapins, par leurs chiens. Nous vous donnons les mêmes raisons que les artisans, et nous en avons bien d'autres encore, car ils se soutiennent encore étant rassemblés, et nous, partout dispersés, nous sommes à la merci de nos bourreaux. Puisque nous voyons les gens des villes décidés à une révolution, nous nous joignons à eux pour les soutenir, et de cette manière, nous révolutionnerons à coup sûr, et comme nous avons la terre, quand nous n'aurons plus de seigneurs, nous serons les maîtres de tout, et nous verrons venir les gens des villes.

MERCURE.

Voilà de belles dispositions à la fraternité. Ces drôles là me paroissent calculer assez bien, et je n'ai guères de raisons à leur alléguer pour les détourner de la révolution ; ceux-ci ne peuvent qu'y gagner, et ils jouent à coup sûr. Mais je vois au milieu de cette foule beaucoup de gens silentieux, qui ne crient point avec les autres ; ce sont des sages, de ces hommes qui réfléchissent et qui consultent les dieux, plutôt qu'ils ne les interpellent. Approchez, nos amis, que faites-vous ici parmi tous ces demandeurs de révolution ?

LES SAGES.

Nous sommes avec nos frères. Nous avons fait tout ce qui a été en nous pour les détourner d'un vœu aussi

téméraire. Nous savons qu'une révolution est terrible, que tous ses effets sont incalulables ; que tous ceux qui croient l'arrêter dans les points que leur intérêt leur suggère, s'égarent et se font la plus funeste des illusions. Nous savons que c'est le plus grand des crimes que de provoquer une révolution, qui ébranle l'humanité entière, qui ouvre la porte à toutes les horreurs, aux effets les plus épouvantables des passions les plus effrenées. Mais nous voyons que l'immense majorité est entraînée vers ce terme fatal ; impuissans à la ramener, nous ne pouvons nous décider à l'abandonner dans cette crise brulante. Dieux clairvoyans, vous connoissez le fond de nos cœurs. Nous restons avec nos frères : nous n'avons pu les ramener, nous voulons périr avec eux : et peut-être qu'avant d'être les victimes des fureurs qui vont les agiter, nous aurons entretenu parmi eux quelques restes de bien, peut-être que nous aurons empêché quelques maux, peut-être que nous aurons préparé quelque retour aux vertus.

MERCURE.

Amis des hommes et des dieux, restez parmi vos concitoyens, vous mériteriez de flèchir pour eux Jupiter, s'ils n'avoient pas eux-mêmes rendu nécessaire, par leur dépravation, la révolution qu'ils lui demandent avec tant d'instance et d'unanimité. Mais suivez l'impulsion de votre cœur généreux. Restez avec vos concitoyens, pour conserver au milieu des troubles qui vont naître parmi tant d'hommes égarés, le feu sacré

des vertus. Les mêmes Français qui se seront mis malgré vous dans une révolution, auront besoin de vous pour la terminer. La même inconsidération qui la leur fait vouloir, lorsqu'ils peuvent à toute force s'en passer, la leur fera vouloir détruire, lorsqu'ils l'auront faite: et ce sera à vous alors à leur apprendre à en tirer parti, à en faire résulter le bonheur de l'humanité et la gloire de votre pays. Les Français montrent dans ce moment plus d'égarement que de profonde malice: si le développement de tous leurs vices vient à les mener aux crimes et à la décomposition, il faut que par vous ils reviennent un jour au rétablissement et à la sagesse. Les Français dans tous leurs torts conserveront toujours la valeur et la magnanimité qui les rendront dignes de revenir aux autres vertus. Restez donc, braves Français, parmi vos concitoyens desordonnés. Les dangers que vous y courrez seront grands, et plusieurs d'entre vous y succomberont; mais le but où vous tendez vaut tous les sacrifices auxquels vous êtes préparés. Je vous quitte tous pour aller rendre compte de ma mission à Jupiter.

Tous lui crient à son départ:

Une révolution!

SCENE V.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

Grand Jupiter, il n'y a point de raisonnement ca-

pable de détourner aujourd'hui les Français de leur fantaisie de révolution. C'est une volonté unanime et opiniâtre. C'eût été perdre mes paroles que de les employer à vouloir les dissuader. L'amour propre et l'égoïsme a tellement brisé les liens sociaux qui les unissoient, qu'il n'y a plus que les épreuves et les dangers d'une révolution qui puissent leur prouver désormais l'excellence et la nécessité de ces liens sacrés; et je crois, grand Jupiter, que vous ne pouvez plus retarder le succès de leurs vœux, sans contrarier la liberté que vous avez donnée à tous les hommes et à tous les peuples, pour qu'ils en usent pour leur utilité ou pour leur détriment.

JUPITER.

J'ai prévu ce que tu m'annonces, et les destinées que je viens de consulter sont d'accord avec le rapport que tu me fais. Je la leur vais donc envoyer à ces téméraires Français cette désastreuse et régénératrice révolution. Puissent ses coups ne frapper que ceux qui l'auront le plus mérité par leurs vœux imprudens, et par leurs ambitieuses machinations.

Jupiter lance plusieurs coups de tonnerre; le ciel s'obscurcit, et l'on voit sortir du milieu d'un nuage noir une déesse dont la robe est toute composée de bandelettes non assemblées, dont la chevelure est de flammes, et qui tient dans ses mains deux flambeaux qu'elle agite sur le sol de la France qu'elle parcourt au bruit du tonnerre.

FIN du premier Acte.